

MUSIQUE DANSE CHANT

CRÉATION FESTIVAL
AVIGNON 2017

DECEMBRE

MA 12
ME 13
20H

DURÉE 1h15



UNWANTED

////////////////////

Conception et chorégraphie
Dorothee Munyaneza

////////////////////



Conception et chorégraphie

Dorothee Munyaneza

Avec

Holland Andrews

Alain Mahé

Dorothee Munyaneza

Regard extérieur

Faustin Linyekula

Scénographie

Vincent Gadras

Artiste plasticien

Bruce Clarke

Création lumière

Christian Dubet

Musique

Holland Andrews

Alain Mahé

Dorothee Munyaneza

Costumes

Stéphanie Coudert

Régie générale

Marion Piry

Direction de production,
administration et diffusion

Emmanuel Magis/Anahi

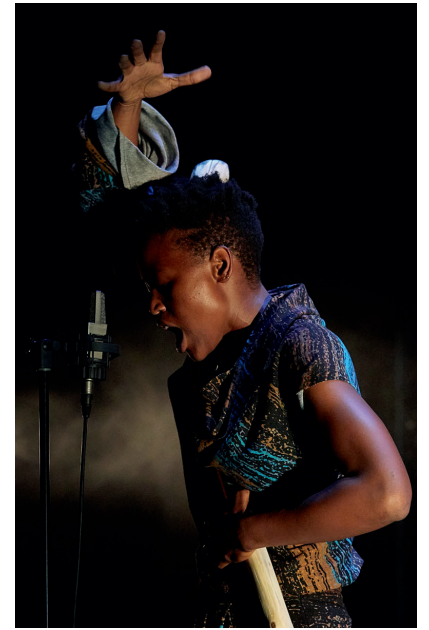
Production Compagnie Kadidi, Anahi. **Coproduction** Festival d'Avignon, Théâtre de Nîmes – scène conventionnée pour la danse contemporaine, Le Liberté – Scène nationale de Toulon, Pôle Arts de la scène – Friche la Belle de Mai, La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon – Centre national des écritures du spectacle, Musée de la Danse – Rennes, Théâtre Garonne, Scène européenne – Toulouse, Maison de la culture de Bourges, Bois de l'Aune – Aix en Provence, BIT Teatergarasjen - Bergen, Pôle Sud – Centre de développement chorégraphique de Strasbourg, L'échangeur CDC Hauts-de-France, Escales danse en Val d'Oise, Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale, Théâtre du fil de l'eau - ville de Pantin, Théâtre Forum Meyrin, Genève, Tanz im August/HAU Hebbel am Ufer, Berlin, Festival d'Automne - Paris. **Soutien** DRAC PACA - ministère de la Culture et de la Communication, Région PACA et d'ARCADI, Fonds de dotation du Quartz – Brest, Creative Exchange Lab du Portland Institute for Contemporary Art, L'Africa Contemporary Arts Consortium/USA, Baryshnikov Arts Center, New York, NY, CICR – Comité international de la Croix-Rouge, Fonds SADC musique de scène, Fonds Transfabrik – fonds franco-allemand pour le spectacle vivant. Avec l'aide de Montevideo – Marseille. La compagnie Kadidi bénéficie du soutien de l'Institut français pour ses tournées à l'étranger.



Après avoir créé *Samedi détente*, présenté la saison dernière à l'Hexagone, qui témoignait du génocide des Tutsis au Rwanda et de son histoire personnelle, Dorothee Munyaneza revient avec son nouveau spectacle programmé au Festival d'Avignon 2017, *Unwanted*, qui parle du viol comme arme de guerre. Elle collabore avec Bruce Clarke, plasticien, engagé notamment dans le mouvement anti-apartheid en France, avec qui elle partage la même conscience artistique et politique. Pour ce projet, son travail s'est appuyé sur une recherche documentaire : des entretiens avec plus de 60 femmes, victimes de viol en zone de conflit et d'enfants nés de ces viols. Son travail part du réel pour saisir la mémoire du corps de la femme lorsque celle-ci est malmenée, maltraitée, abusée physiquement et psychologiquement. Elle porte la voix de celles qu'on tait. Comment le corps continue-t-il à se battre à l'intérieur quand il n'y a plus de combat extérieur ? Exposant le corps comme un champ de bataille, elle cherche par le chant, la danse, les images à traverser la destruction et le rejet pour célébrer la résistance et la force de ces femmes. Elle sera accompagnée par Alain Mahé, compositeur et sur scène par Holland Andrews au chant unique et singulier, à la fois guttural et lyrique.

NOTE D'ATTENTION

« Unwanted pain
Unwanted life
Unwanted death
Unwanted sex
Unwanted child
Unwanted hope
Unwanted birth
Unwanted words
Unwanted silence
Unwanted man
Unwanted woman
Unwanted earth
Unwanted blood
Unwanted skin
Unwanted colour



Unwanted nose
Unwanted height
Unwanted legs
Unwanted ass
Unwanted mouth
Unwanted wounds
Unwanted marriage
Unwanted departure
Unwanted arrival
Unwanted survival
Unwanted welcome
Unwanted bitterness
Unwanted sun
Unwanted shadows
Unwanted presence
Unwanted absence
Unwanted blues
Copper brown red green
earth in its brilliance
Unwanted shame
Unwanted shit
They shot me
To shut me
up
Des filles, des femmes.
Des centaines.
Des milliers.
Des centaines de milliers.
Abusées déchirées violées mutilées humiliées annihilées
Beaucoup la mort a recueillies
D'autres la mort a rejetées
Terrorisées torturées déchirées déchiquetées
Non-désirées écartées répudiées par la société
Unwanted Anéanties par le crime atroce certaines se sont retrouvées enceintes de leurs
bourreaux

Des enfants non-voulus naquirent rappelant à leurs mères le crime qui les abattit.

Des enfants reniés par leurs mères, leurs familles, la société

Unwanted

Unwanted life

Unwanted hope

Unwanted sex

Unwanted child

Unwanted mother

Unwanted father

Unwanted death

Comment danser après ?

Comment danser à présent ?

Comment chanter ?

Comment parler ?

Comment vivre ?

Que léguer ?

Quelles paroles partager ?

A quoi s'accrocher ?

Elles sont là

Vivantes.

Ils sont là.

Ans.

Je veux parler d'elles, qui ont vécu le viol comme arme de destruction massive, de ces femmes qui ont été violées et violentées quotidiennement par des hommes et les quelques femmes assoiffés de sexe et de pouvoir dans le but de les dominer, les expulser, les écarter de la vie, les torturer, les terroriser, les tuer, les exterminer - les envahir à jamais en leur contaminant le sang par le virus du sida.

Beaucoup de ces femmes, encore aujourd'hui, vivent dans des zones de conflit où cette arme est constamment braquée sur elles, et où les exécuteurs continuent de vivre impunis, d'autres vivent avec les séquelles de cette guerre qui persistent même les années passées, leurs corps étaient tels des champs de bataille.

Je veux parler d'eux, enfants de bourreaux et de victimes. Des enfants souvent visés pour le crime de leurs pères. Des enfants visés car leurs mères ont décidé de les laisser vivre. Des enfants qui se battent pour continuer à vivre.

Je les ai rencontré. Toujours la même question : vous êtes-vous acceptées ? Beaucoup préfèrent le silence - que dire, à qui, pourquoi diable se soucier d'elles ? Pourquoi diable se soucier d'eux ?

Certaines, dans la confiance partagent leur intimité bafouée ; sans amour propre, comment aimer autrui, même s'il s'agit de la chair de sa chair ?

Certains m'ont confié leurs douleurs, l'absence du père, l'enfance pleine de violence et de haine, et parfois de l'amour, de la danse et de la musique. Comment s'accepter quand le père a exterminé la famille de la mère ? Comment se construire à présent quand des deux côtés il n'y a plus de fondation, plus de famille ?

I wander alone

Aimless with the shadows

They left

Me

Unwanted

My body is their battlefield

They struggled with my insides

Deposited bombs

One exploded nine months later

And left my aching heart in pieces

I did not want it

I hated it as much as I hated myself

Unwanted

Je veux partager leurs témoignages, je veux chanter leurs peines et leurs espoirs, je veux danser leurs vies, leurs cicatrices, leurs traces, car elles en laissent derrière elles. Nous ne pouvons pas demeurer indifférents, leurs vies et leurs voix, aussi lointaines qu'elles soient, ne peuvent être une rumeur ou un murmure indéchiffrable, tendons l'oreille.

J'entends un chœur de femmes, de témoignages, puis de temps en temps une voix, seule, telle une soliste qui plane au dessus de toutes les autres.

Claire.

Posée.

Elle raconte.

Puis elle rejoint les autres.

Elles chantent aussi.

J'entends plusieurs femmes chanter, des comptines, des chants de louanges, des chants de leurs peines et leurs joies.

Je m'entends avec elles.

Je chante seule aussi.

Je chante accompagnée.

Holland Andrews est là.

Jeune.

Afro-américaine.

Sa voix lyrique, tellurique, immense et intemporel. Sa façon de chanter, de passer d'une voix lyrique à une voix rauque, gutturale, d'aller gratter là où l'âme souffre et y déposer un baume tout en composant avec des pédales d'effets un chœur à elle seule ou avec moi, jouera un rôle important sur le plateau.

Alain Mahé est là.

Je veux travailler avec lui sur une matière sonore de témoignages, qui aura une place importante dans le dispositif de ce projet. Je le vois parmi ses machines, ses objets, il les manipule, extrait des sons de leurs entrailles.

Mais il est invisible.

Je ne veux aucun homme sur scène.

J'entends un séisme et sa réplique, j'entends le silence aussi.

La Symphonie #3 d'Henryk Górecki m'habite, cet orchestre et cette voix féminine, soprano, qui chante dans le premier mouvement l'amour d'une mère pour son fils, puis dans le deuxième mouvement une prière d'une prisonnière écrite sur le mur de sa cellule de la Gestapo adressée à sa mère et dans le troisième mouvement, le deuil d'une mère pour son fils, m'habitent.

Cette symphonie malgré la douleur qu'elle éveille en moi, me remplit aussi d'une certaine sérénité.

L'œuvre plastique de Bruce Clarke aussi est là.

Une femme multiple, verticale, monumentale.

Après avoir été inspirée par son œuvre *Les Hommes debout*, je souhaite collaborer avec lui.

Je souhaite une certaine élégance.

Je souhaite de la dignité.

Je souhaite une beauté non soumise.

Ces femmes et ces enfants tourmentés qui sont encore vivants et qui malgré les épreuves qui suivirent et suivent encore le crime qui les a abattus, tiennent encore debout, tels des arbres, ils cherchent tant bien que mal à déployer leurs racines et leurs branches.

Je vois un habit sobre, épuré, dans une matière noble, fluide, robuste et résistant.

Je vois cet habit qui pourrait être passé de femme en femme, comme un héritage, une histoire qui se raconte de mère en fille, afin que celle qui l'a porté et celle qui l'a reçu ne soit pas oubliées.»

Dorothee Munyaneza

ENTRETIEN - Dorothee Munyaneza & Bruce Clarke propos recueillis par Mélanie Jouen septembre 2016

MÉLANIE JOUEN : *Dorothee, après avoir été interprète pour de nombreux projets musicaux et chorégraphiques, tu crées Samedi Détente en 2014. Unwanted est ta deuxième création personnelle. Depuis le témoignage sur le génocide des Tutsis au Rwanda que constituait Samedi Détente, peux-tu retracer le cheminement qui te mène à traiter aujourd'hui du viol comme arme de guerre ?*

DOROTHÉE MUNYANEZA Dans ma recherche artistique, je confronte ma mémoire à celle de mon pays, à celle des rescapés Tutsis. Je m'intéresse également au corps de la femme, et plus particulièrement lorsque celle-ci est malmenée, maltraitée, abusée, physiquement et psychologiquement, en temps de conflit. Ce travail sur le corps féminin ne pouvait débuter que dans mon pays, auprès des victimes du génocide des Tutsis. Les données sont imprécises, mais il faut savoir qu'au Rwanda, entre avril et juillet 1994, de 100 000 à 250 000 femmes ont été violées durant les 100 jours du massacre, qui a fait plus de 800 000 morts. On dénombrerait selon Human Rights Watch entre 2 000 et 5 000 enfants nés de ces viols. Ce qui a eu lieu il y a 22 ans a évidemment laissé des séquelles en moi, en ces mères, en ces enfants. Prenant de la distance avec un propos strictement autobiographique, c'est aujourd'hui leur parole que je veux porter.

MJ : *Depuis 2008, le viol est reconnu comme constitutif du crime de génocide par l'ONU. La parole donnée aux victimes, aux enfants des victimes est rare. Est-ce la première fois que ces témoignages sont portés sur scène ?*

DOROTHÉE : En effet, c'est – à ma connaissance – le premier travail scénique sur ce sujet. Un sujet abordé depuis peu, depuis le vingtième anniversaire du génocide des Tutsis, depuis que cette génération d'enfants « non désirés » peut s'exprimer et être entendue. Deux documentaires ont été récemment réalisés : *Rwanda, la vie après – paroles de mères* d'André Versaille et Benoît Dervaux (2014, Arte France) ou *Mauvais souvenir* de Marine Courtade et Christophe Busché (2015, Spicée). Il y a aussi le travail photographique de Jonathan Torgovnik, *Intended Consequences* (2009, Aperture).

BRUCE CLARKE : *Et le livre de Jean Hatzfeld, Un papa de sang (2015, Gallimard). Qui sont ces femmes et leurs enfants que tu as rencontrés ?*

DOROTHÉE : Lors de mes recherches documentaires, j'ai rencontré plusieurs fois le nom de Godeliève Mukasarasi qui, dès 1994, a fondé Sevota, une association qui vient en aide aux femmes Tutsis victimes de viols et de violences sexuelles pendant le génocide. Elle m'a fait rencontrer ces femmes qui ont donné naissance à l'enfant de leur bourreau, qui n'ont pas avorté. Nombreuses vivent avec le VIH, dans la pauvreté et l'exclusion sociale. Elles ont été bien souvent violentées par les survivants qui n'ont pas accepté qu'elles gardent cet enfant, ont quitté leur village pour chercher la quiétude à la campagne mais elles sont toujours pointées du doigt, et leur enfant aussi. Un enfant qu'elles ont elles-mêmes rejeté ou maltraité, reproduisant la boucle vicieuse de la violence. Je craignais qu'elles ne me parlent pas, par pudeur, par respect ou par peur tout simplement. Je pensais rencontrer des femmes anéanties, or elles m'ont déplacée, par la générosité de leur témoignage, leur beauté et leur dignité. J'avais devant moi une femme qui a souffert, qui souffre encore, mais qui se tient debout, en quête de lumière.

MJ : *Comment se sont déroulés les entretiens ?*

DOROTHÉE : J'ai rencontré environ 60 femmes et 70 enfants, sur leur lieu de vie, en présence de Godeliève Mukasarasi ou seule. Je leur racontais mon histoire, leur parlais de *Samedi Détente* puis leur posais une question : vous êtes-vous accepté(e)s ? Et là, commençait leur récit. Les femmes se racontaient sans trop s'attarder sur le viol, qu'elles exprimaient pudiquement par cette périphrase : « quelqu'un s'est mal comporté envers moi ». Quand la femme ou l'enfant avait terminé son récit, je leur demandais la chanson ou la danse qu'il ou elle aimait en particulier. Ceci venait parfois dissiper le nuage gorgé de douleur qui planait au dessus de nos têtes, et séchait nos larmes. Pour finir, je leur demandais la permission de les prendre en photo avec mon appareil jetable. Les femmes s'éclipaient et revenaient vêtues de leurs plus beaux habits aux couleurs flamboyantes. Émue par ce cadeau, je les voyais métamorphosées devant moi. Ces femmes continuent, malgré la douleur, à donner de la valeur à leurs corps, à elles-mêmes.

MJ : *Bruce, d'origine sud-africaine, tu t'es intéressé dès le début des années 1990 à la situation au Rwanda. Depuis 2000, tu orchestres une œuvre mémorielle participative sur le génocide des Tutsis dans la préfecture de Kigali – Le Jardin de la mémoire. En 2014, tu réalises avec d'autres artistes un projet urbain international : Les Hommes debout. Peux-tu évoquer ce qui t'a mené à faire la lumière sur le drame rwandais et à investir ce combat contre l'oubli ?*

BRUCE : J'ai toujours voulu avoir une pratique artistique qui aborde de face le réel. Militant anti-apartheid, je me suis intéressé à ce qui se tramait au Rwanda bien avant 1994 et me suis engagé auprès d'un collectif de soutien au peuple rwandais. Après le massacre, des amis m'ont fait prendre conscience que je pouvais trouver là une adéquation entre mon engagement politique et ma création artistique. L'objectif principal des génocidaires étant l'éradication totale d'un peuple jusqu'à sa propre mémoire, je me devais de répondre en laissant une trace.

MJ : *Habitué à des compositions murales monumentales dans l'espace urbain, est-ce ta première création scénique ?*

BRUCE : Certaines de mes œuvres ont été utilisées sur scène mais c'est la première fois que je me situe ainsi au cœur de la création.

MJ : *Unwanted est votre première collaboration commune. Pouvez-vous évoquer votre rencontre ?*

DOROTHÉE : Nous nous sommes rencontrés il y a peu. En mars 2016, je présentais *Samedi Détente* à l'Espace 1789 de Saint-Ouen. Elsa Sarfati, directrice du lieu, me parle alors de Bruce Clarke, dont je connaissais le nom mais ignorais encore l'œuvre. Le lendemain, elle me tend la carte de Bruce Clarke, qui avait assisté au spectacle. Une fois découvert son travail, je l'ai immédiatement appelé. On s'est rencontrés et on a parlé de mon pays. J'allais avoir 12 ans lors du génocide des Tutsis, lorsque j'ai dû fuir Kigali. 22 ans après le massacre, croiser des gens qui sont allés là-bas, connaissent la situation, agissent, créent des œuvres d'art et de mémoire, est bouleversant. Nous partageons une même conscience artistique et politique. Il fallait absolument que je collabore avec lui. Je l'ai alors convié à cette nouvelle aventure.

MJ : *Bruce, tu es plasticien, né en Angleterre de parents exilés sud-africains. Dorothee, tu es chanteuse-chorégraphe-auteur, originaire du Rwanda et aujourd'hui de nationalité britannique. Vous travaillez tous deux sur la question de la mémoire et du corps – intime, politique. Vous êtes attachés à informer, à commémorer et remémorer l'histoire du continent africain. Pouvez-vous qualifier vos démarches respectives ? Et évoquer ce qui vous rassemble, ce « devoir » de l'artiste envers la société ?*

DOROTHÉE : Je ne crée pas pour créer. Je passe par le corps, la musique, le chant, le texte pour toucher des sujets qui me tiennent à cœur : la violence faite aux femmes, les inégalités raciales, la soumission de l'homme noir à l'homme blanc... Je ne sais si c'est mon vécu qui fait que ce que je fais est tel qu'il est. Mais je pars de là pour aller au-delà de ma souffrance, trouver là où le feu continue à

brûler et rester vivante. Je ne peux être artiste et ne pas refléter la société dans laquelle je vis. Un dialogue de création est très vite né entre moi et Bruce Clarke : comment pouvons-nous, en tant qu'artistes, réfléchir – tel un miroir mais aussi intellectuellement et artistiquement, physiquement et émotionnellement – notre monde ?

BRUCE : J'ai un vécu différent mais j'ai toujours baigné dans la vie politique car mes parents ont fui l'Apartheid et m'ont mené à sans cesse questionner le monde. J'ai voulu trouver le point de jonction. Ma série Body Politics ou le projet Les Hommes debout sont emblématiques de ma démarche : comment aborder la violence du réel et la mettre dans le domaine public ?

Dotés d'une parole publique, nous – artistes – n'avons pas le droit de dire n'importe quoi. Comment passer par l'esthétisme pour témoigner, sans simplifier et en connaissance de cause ? Ce que je réalise dans le domaine plastique doit être informé, doit informer et non démontrer, doit figurer un réel absolu. Toute forme artistique est politique, qu'on le veuille ou non. Soit on assume que le contexte influence inévitablement notre production artistique, soit la société rend notre art politique.

MJ : *Ensemble, que cherchez-vous ici ?*

DOROTHÉE : J'ai tout d'abord souhaité être seule sur scène, seule avec ces femmes que j'ai rencontrées, seule avec leur présence, leurs mots, leurs paroles. Mais ma rencontre avec Holland Andrews a tout bouleversé et aujourd'hui je ne veux ni ne peux plus être seule sur scène. Invitée avec d'autres artistes internationaux par le Portland Institute for Contemporary Art pour un mois de résidence en septembre 2016, j'y ai rencontré cette jeune afro-américaine aux capacités vocales incroyables. Des profondeurs gutturales aux hauteurs lyriques, elle crée avec des pédales loop un chant unique, multiple. Au-delà de la musique, du travail sonore d'Alain Mahé, du texte, de la chorégraphie, j'ai aussi envie qu'on puisse percevoir et approcher ces femmes. J'ai ainsi demandé à Bruce Clarke de les symboliser. Il va créer une femme – qu'elle soit une ou plusieurs – qui habitera l'espace avec moi. Nous serons donc trois : Holland Andrews, la femme dans l'œuvre plastique de Bruce Clarke et moi. Ensemble, nous intégrerons le processus de changement dans la chorégraphie et la dramaturgie : comment la matière, tangible, visuelle, peut être déchirée, arrachée, réduite puis redéployée à nouveau, recréée. Selon moi, la vie est ce mouvement permanent de transformation.

BRUCE : Me mettant à l'ouvrage, des questions essentielles arrivent : les femmes doivent-elles être identifiables, venir d'un pays déterminé, être « universelles », nues, habillées ? Ces interrogations sont cruciales pour la représentation et l'interprétation. Quand j'aurai réalisé des images qui font sens et me satisfont, nous déterminerons avec Dorothée Munyaneza comment les transformer, les détruire ou les reconstruire sur scène.

MJ : *Vos recherches vous mènent-elles ainsi à une performance scénique dans laquelle le geste chorégraphique métamorphoserait l'Œuvre plastique ?*

DOROTHÉE : Absolument. Et dans sa métamorphose, l'œuvre plastique transformera réciproquement le geste chorégraphique.

MJ : *Quel est votre mode de collaboration et comment s'inscrit-il dans le processus de création ?*

BRUCE : Après nos premiers échanges, j'ai réalisé quelques maquettes d'un dispositif plastique que nous confrontons au projet scénographique imaginé par Vincent Gadras. Dorothée va me montrer les photographies de ces femmes interrogées et je développerai une figuration inédite. Une fois le dispositif scénographique acté, j'amorcerai la réalisation puis rejoindrai Dorothée et l'équipe en répétition.

DOROTHÉE : Actuellement, je retranscris les entretiens, les traduis en français, puis en anglais. De ces témoignages naîtra un texte, à partir duquel naîtra la parole sur le plateau, sous forme de monologues et de chants. Certains jeunes m'ont parlé des musiques traditionnelles rwandaises qu'ils affectionnent ainsi que des artistes locaux et américains qui leur plaisent. À partir de cette matière, je vais composer des morceaux originaux avec Holland Andrews, travailler avec Alain Mahé sur la création sonore et chorale de la pièce. Conjointement, nous élaborons la scénographie et la création plastique avec Vincent Gadras. Viendra ensuite le travail chorégraphique, sous le regard extérieur de Faustin Linyekula. J'avais le désir de penser l'espace en amont de la création, que cette dimension plastique soit centrale. La collaboration avec Bruce Clarke me permet ainsi de travailler dans le cadre de l'espace scénographié.

MJ : *De quelle manière la création plastique s'accordera-t-elle à la création scénographique de Vincent Gadras ?*

BRUCE : Dorothée Munyaneza occupe l'espace et décide de notre cohabitation. Il y aurait plusieurs panneaux métalliques de 3 à 4 mètres de hauteur, disposés au sol en arc concave en fond de scène. Ou peut-être un seul, central. Quoi qu'il en soit, ces panneaux incurvés bi-faces, pourraient être éclairés de l'intérieur et tourner sur eux-mêmes à leur propre vitesse. Il pourra également y avoir des toiles semi-transparentes, qui apporteront de la fluidité. Sur ces panneaux, voiles ou tulles, apparaîtront les peintures inédites de femmes debout, en noir et blanc. Des figures aux traits estompés, esquissés. Les peintures, reproduites sur rouleaux, pourront être encollées sur la tôle. Les panneaux pourront aussi être peints directement et abîmés de pigments à chaque représentation. Au fil du spectacle, il y aura une destruction de ces images, déchirées, dégradées par Dorothée Munyaneza et Holland Andrews. Je m'inspire actuellement intitulée *Paysage après massacre* : sans présence humaine, un paysage géographique ou mental post-traumatisme, qui pourrait ainsi nous situer au delà du Rwanda, en ex-Yougoslavie, en Syrie, au Congo ou même dans un camp nazi.

MJ : *Et comment pourra-t-elle s'articuler au geste chorégraphique ?*

DOROTHÉE : Le métal m'évoque les tôles des toits de nos maisons au Rwanda. Ces panneaux, comme des totems métalliques, définiront l'espace et seront le lieu de la violence subie, du trop-plein déversé. Les coups ou les déchirures que je leur porterai feront résonner la douleur. Ils seront à la fois corps profanés et exutoires à ma propre colère. J'entrerai en interaction chorégraphique avec les œuvres

plastiques de Bruce Clarke et avec cette matière – métal ou voile – qu'on peut sonoriser, manipuler, métamorphoser. Ces femmes seront une figure, une identité féminine commune.

MJ : *Est-ce que ces images féminines vont être détériorées ? Est-ce que certaines seront épargnées ? Est-ce qu'une seule sera transfigurée ?*

BRUCE : Le bruit de la déchirure du papier, amplifié au micro, exacerberait la violence de l'acte. Et la destruction de ces figures engendrerait un nouveau paysage, une nouvelle identité.

DOROTHÉE : La rotation de ces panneaux le temps du spectacle révélerait une métamorphose mais aussi la mécanique incessante de la violence. Embrassant tout d'abord la multitude des femmes victimes, nous pourrions parvenir à cette femme unique, debout et lumineuse, telle qu'elles se sont présentées à moi, telle que la représente Bruce Clarke dans son œuvre. Ou bien parvenir à ce panorama, extension de leur âme, de leur corps, de leur drame. Les débris créeront un autre paysage sur le plateau, un nouveau mode d'expression. Je pourrai utiliser ces matières prises sur les corps de femmes pour me métamorphoser moi-même, je pourrai créer un autre espace de jeu, un autre paysage, une autre lecture.

MJ : *Bruce, tu travailles les fragments et débris issus du réel – papiers, journaux, affiches – que tu intègres à la toile. Tu dis déconstruire pour re-figurer. Quel lien fais-tu ici entre ta grammaire usuelle et cette nouvelle expérience ?*

BRUCE : Ma grammaire-palimpseste, constituée de couches et déchirures, entre en résonance avec le sujet, le récit et la langue de ce pays. En kinyarwanda, on parle souvent obliquement d'une chose. J'ai entendu une femme dire une fois : « Ils n'avaient pas besoin de me déshabiller, j'étais déjà nue ». J'ai mesuré l'impact de ses mots bien après. J'aime à penser que la force de cette circonlocution puisse se retrouver dans mon travail. La violence de la réalité frappe plus profondément encore lorsque les choses ne sont pas dites ou montrées frontalement.

MJ : *Dorothee, dans Samedi Détente, tu dansais avec Nadia Beugré sur le champ de bataille. Ici, le corps semble être l'arme de destruction et le lieu du combat...*

DOROTHÉE : J'ai été touchée par la beauté des gestes de ces femmes, leur manière presque chorégraphique de se mouvoir, s'asseoir, se lever, se courber, servir du thé, de l'eau... Après le génocide des Tutsis, lorsque ces femmes ont été retrouvées, la plupart était dans un état de détérioration physique extrême. On les lavait avec du désinfectant qui piquait leurs blessures. Certaines m'ont dit être pourries de l'intérieur, d'autres utilisaient l'image d'un caillou dans la colonne vertébrale. J'essaie de comprendre ce que c'est que d'avoir un sexe pourri, de marcher, bouger avec un caillou à l'intérieur de soi ; de ressentir ce que peut être aussi la violence de la guérison, depuis l'intérieur, la régénération de l'organe abusé. Pendant les commémorations annuelles, certains corps manifestent le souvenir par la douleur. Ces femmes et enfants ne sont pas seulement rescapés, ce sont des êtres qui cherchent par tous les moyens à se redresser. Comment vais-je chorégraphier cette grandeur d'après massacre ? Cette dignité que l'on retrouve d'ailleurs dans toute l'œuvre de Bruce Clarke.

MJ : *Il était aussi question de l'avant-guerre dans Samedi Détente. Tu sembles ici te concentrer sur l'après, le corps après le massacre...*

DOROTHÉE : Comment est-ce que ce corps continue à se battre même quand il n'y a plus de combat extérieur ? Comment continue-t-il son combat intérieur ? L'une des femmes que j'ai rencontrée, portait un tissu superbement noué en turban sur la tête. Elle a été tellement battue, pendant le génocide des Tutsis par ses bourreaux, puis après, par son frère et son beau-frère qui lui reprochaient d'avoir gardé l'enfant né du viol, qu'elle a constamment mal à la tête. Cheveux rasés, elle conserve ce pagne serré autour de la tête pour contenir sa douleur. Des blessures, de la déchirure, naît une femme debout, à la recherche de sa lumière. A partir de la douleur comment créer le beau, le féminin, le digne ? Le combat est là. Comment s'accepter ? Et accepter l'enfant ?

MJ : *De quelle manière d'ailleurs ces enfants seront-ils présents sur scène ?*

DOROTHÉE Bruce Clarke ne peindra que des femmes mais j'ai envie d'incarner la mère et l'enfant, qu'il soit fille ou garçon. Habiter un corps descendant à la fois du bourreau et de la victime, représente un travail intéressant sur la dualité. J'ai envie de parler des jeunes gens que j'ai rencontrés. Nombreux sont ceux qui ne s'acceptent pas, qui n'ont pas encore accepté que leurs pères aient été les tortionnaires de leur mère, de leur famille, des génocidaires.

BRUCE : Les fêlures de ces femmes sont des êtres en devenir. Comme une figurine, une poupée, les morceaux déchirés assemblés pourraient d'ailleurs représenter l'enfant.

DOROTHÉE : Ces enfants sont l'avenir : ils veulent l'amour, la joie. Il faut leur donner confiance en eux, en l'autre, en la vie et interrompre la boucle de la violence. Pour que ces victimes ne deviennent les prochains bourreaux.

*ENTRETIEN Dorothee Munyaneza & Bruce Clarke
propos recueillis par Mélanie Jouen septembre 2016*

DOROTHÉE MUNYANEZA - Chanteuse, auteur, chorégraphe

Chanteuse, auteur et chorégraphe, Dorothée Munyaneza développe une œuvre ardente. Sur la scène contemporaine internationale depuis le début des années 2000 au sein de plusieurs projets musicaux et chorégraphiques, elle signe sa première création *Samedi Détente* en 2014.

Originaire du Rwanda, Dorothée Munyaneza quitte Kigali en 1994 à 12 ans pour s'installer avec sa famille en Angleterre. Désormais de nationalité britannique, elle étudie la musique à la Jonas Foundation de Londres et les sciences sociales à Canterbury avant de s'établir en France. Avec la musique, le chant, la danse, le texte, Dorothée Munyaneza part du réel pour saisir la mémoire et le corps, individuels et collectifs ; pour prendre la parole et porter les voix de ceux qu'on tait ; pour interroger le génocide des Tutsis, la violence faite aux femmes, les inégalités raciales. Pour faire entendre les silences et voir les cicatrices de l'Histoire.

En 2004, elle compose et interprète la bande originale du film *Hotel Rwanda* de Terry George et participe en 2005 à l'album *Anatomic* du groupe Afro Celt Sound System. En 2010, elle sort son premier album solo enregistré avec le producteur Martin Russell et collabore en 2012 à l'album *Earth Songs* du compositeur James Brett. Elle fait dialoguer la musique avec les autres modes d'expression : entre-tenant afro-folk, danse et textes du chanteur militant américain Woody Guthrie avec le guitariste Seb Martel ou croisant danse, poésie et musique expérimentale avec le musicien Jean-François Pauvros, le chorégraphe Ko Murobushi et le compositeur Alain Mahé. Avec ce complice, elle expérimente des performances in situ au Centre Pompidou, au sein des collections du MuCEM de Marseille et élabore ses créations chorégraphiques.

En 2006, elle rencontre François Verret et est son interprète dans *Sans Retour, Ice, Cabaret et Do you remember, no I don't*. Depuis, Dorothée Munyaneza œuvre sur la scène chorégraphique internationale auprès de Nan Goldin, Mark Tompkins, Robyn Orlin, Rachid Ouramdane, Maud Le Pladec et Alain Buffard. En 2013, elle crée sa compagnie Kadidi et signe *Samedi Détente* en novembre 2014 au Théâtre de Nîmes-scène conventionnée pour la danse. Après une centaine de représentations en France et à l'étranger, le spectacle sera repris au Théâtre de la Ville de Paris en avril 2017. *Unwanted*, sa seconde signature, a été créée au festival In d'Avignon en juillet 2017.

BRUCE CLARKE - Artiste plasticien

Plasticien et photographe, il est né en 1959 à Londres. C'est aux Beaux-Arts de l'Université de Leeds, dans les années quatre-vingt, qu'il est initié au mouvement Art & Language animé par Michael Baldwin, David Bainbridge, Terry Atkinson, Harold Hurrell. S'inscrivant dans la continuité de ces pionniers de l'art conceptuel, son œuvre traite de l'histoire contemporaine, de l'écriture et de la transmission de cette histoire pour stimuler une réflexion sur le monde contemporain et ses représentations. Résolument ancrée dans un courant de figuration critique, sa recherche plastique intègre les codes pour mieux les retourner contre les appareils de pouvoir et d'injustice. Bruce Clarke est un artiste engagé. Figure importante du mouvement anti-apartheid en France, au sein de la Rencontre Nationale Contre l'Apartheid, il devient dès son arrivée à Paris l'un des acteurs de la mobilisation de l'opinion publique française contre le régime. Parallèlement, il suit l'évolution de la guerre au Rwanda et des signes avant-coureurs du génocide puis participe à la mise en place d'un collectif pour la solidarité avec le peuple rwandais. C'est lors d'un reportage photographique effectué à la demande de ce groupe quelques semaines après le génocide, qu'il est confronté à l'horreur. Il décide alors de créer sur un site proche de Kigali, Le Jardin de la mémoire, un mémorial en forme d'installation monumentale, projet réalisé depuis 2000 avec le concours des familles ou des proches des victimes et soutenu par la société civile, les institutions rwandaises et l'UNESCO. Également au Rwanda, il a travaillé sur un projet pour la 20^e commémoration du génocide en 2014, *les Hommes debout* (www.uprightmen.org). Ce projet a également été réalisé ailleurs dans le monde dans une vingtaine d'expositions (Genève, Lausanne, Bruxelles, Paris, Ouidah, Montréal etc.).

Après deux longs séjours en Inde, il travaille à partir de 2011 sur un projet qui s'appelle *People in the Crowd* où il tente d'évoquer la force de la foule comme force de changement dans le monde. Artiste en résidence invité par le Conseil Général de Guadeloupe, il a réalisé l'exposition *Fragments d'une Histoire de Demain* sur le lien entre l'esclavage, le colonialisme et la mondialisation. Collaborateur du Fest'Africa à Lille pour le projet *Rwanda : Écrire, filmer, peindre par devoir de mémoire*, il travaille avec l'Afrika Cultural Centre de Johannesburg et anime des ateliers d'arts plastiques en Afrique du Sud, Ethiopie, Rwanda, Bénin, Tanzanie et en France.

Il a fait paraître *Dominations* aux éditions Homnisphères (2006). En tant que photographe, il publie des reportages sur l'Afrique du Sud, la reconstruction du Rwanda, le retour des réfugiés libériens et la Palestine. Il est représenté par ARTCO Gallery en Allemagne. Ses œuvres sont exposées en Europe, en Afrique et aux États-Unis.

HOLLAND ANDREWS - Chanteuse

Début 2010, elle initie un projet solo, sous le nom de *Like a Villain*. Elle tire ses influences des grands compositeurs minimalistes comme Arvo Pärt, de chanteurs contemporains parmi lesquels Diamanda Galàs, de musiciens de musiques actuelles expérimentaux comme Björk, et est largement influencée par Broadway et l'opéra. Elle crée des fresques sonores élaborées live à partir de boucles de sa propre voix, de clarinette et de glockenspiel. Elle cherche ainsi à extraire la racine des sons organiques, et à créer un univers émotionnel de guérison et de magie sonore.

ALAIN MAHÉ - Compositeur, improvisateur

Il développe des musiques électroacoustiques et électroniques. Il crée le groupe Bohème de chic et joue ou compose par ailleurs avec Jean-François Pauvros, Carlos Zingaro, Carol Robinson, Kamal Hamadache, Thierry Madiot, Pascal Battus, Emmanuelle Tat, Patrick Molard, Keyvan Chemirani, Dorothée Munyaneza, Hélène Breshant, Bao Luo...

Il réalise des pièces radiophoniques : *Chien de feu*, *La marée fait flotter les villes*, (*pour un*) *Paso Doble (sonore)* avec Kaye Mortley.

Alain Mahé compose également musiques et créations sonores pour le spectacle vivant. Il travaille avec les metteurs en scène François Tanguy et les chorégraphes Carlotta Ikeda, Ko Murobushi, François Verret, le peintre Miquel Barcelò et Josef Nadj sur *Paso doble*, Nan Goldin sur *Sœurs saintes & Sybilles et Scopophilia*. Il collabore aux spectacles de Pierre Meunier depuis 1999 : *Le Chant du ressort, Le Tas, Les Egarés...* Il participe à la naissance du projet collectif Ultimo Round, compose et joue avec le plasticien Michel Caron et le dessinateur Vincent Fortemps.

FAUSTIN LINYEKULA - Regard extérieur

Danseur, chorégraphe, pédagogue basé au Congo-RDC, il développe son travail de part le monde, en Afrique du Sud, à la Réunion, en Slovénie, en Belgique, aux USA, en France...

Après une formation littéraire et théâtrale, il s'installe à Nairobi en 1993. En 1997, il y fonde avec le mime Opikyo Okach et la danseuse Afrah Tenamergen la première compagnie de danse contemporaine au Kenya, la Cie Gaara.

Accueilli en résidence en France par Régine Chopinot puis Mathilde Monnier, à son retour au Congo-RDC en 2001, il développe les Studios Kabako, structure pour la danse et le théâtre visuel, un lieu de formation et d'échanges, de recherche et de création.

En 2016, il devient *artista na cidade* de la ville de Lisbonne au Portugal.

STÉPHANIE COUDERT - Conception costumes

Elle a grandi à Téhéran et Bagdad. La sensorialité des cultures de la Mésopotamie et de la Perse inspirent son travail, entre la maîtrise d'un drapé en suspension et une silhouette en mouvement perpétuel comme une « figure de topologie ». Aujourd'hui, la vision du vêtement comme outil à la fois de liberté et de respect pour la femme au quotidien est devenu le moteur de son travail.

Enrichie par son travail sur le corps féminin, elle ouvre un atelier-boutique à Paris, collabore avec des ateliers parisiens spécifiques et présente ses créations à l'étranger (San Francisco, Moscou, Beijing).

Elle remporte le Grand Prix de la Création de la ville de Paris 2014 et elle a été invitée à représenter sa collection pendant la semaine de la Couture en Janvier 2015.